

Deuils cannibales et mélancoliques **Extrait**

Catherine Mavrikakis

Numéro 61, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5549ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2002). Deuils cannibales et mélancoliques : extrait. *Brèves littéraires*, (61), 22–25.

CATHERINE MAVRIKAKIS

Deuils cannibales et mélancoliques

(Éditions TROIS, Laval, 2000, p. 124-125)

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Première mention ex æquo*

Il faut face aux morts avoir grand-faim, il faut être cannibale et les bouffer tout rond ou les déchirer de nos dents avides. Il faut avaler nos morts ou c'est eux qui nous bouffent. Il n'y a rien à faire, c'est la loi de la jungle et du deuil. À chaque mort, je rêve que je mange des poissons et des pâtes noires, à l'encre de seiche. Et les morts que je n'avale pas me restent dans la gorge.

Devant la mort, il faut être affamé, avide, les mains grandes ouvertes pour en reprendre. La mort condamne l'anorexie. La mort est un festin, je n'y peux rien. À la mort d'Hervé, disparu en avion, il a fallu boire tout le vin qu'il avait fait, fumer toutes les cigarettes qu'il s'était achetées dans tous les aéroports du monde. À la mort de sa mère, Angela avait son frigo plein des feuilles de vigne farcies au riz, que sa mère lui avait fait envoyer quelques jours plus tôt. Qu'en faire ?

Elle ne put que les manger dans la pure culpabilité et la plus grande délectation. Les dernières feuilles de

vigne de sa mère... Pouvait-elle ne pas les manger, les laisser pourrir, comme le corps mort de sa mère ? Angela les mangea en même temps que ses larmes, goulûment sans les partager aucunement. Vorace de la mort.

Les odeurs, c'est tout le contraire de la nourriture, c'est l'impossibilité du deuil et il n'est pas besoin d'avoir lu Proust pour le savoir.

DENIS THÉRIAULT

L'iguane

(XYZ éditeur, Montréal, 2001, p. 12-13)

*Prix Jacqueline-Déry-Mochon
Première mention ex æquo*

À l'heure des mouettes, je descends sur la grève jusqu'au chuintement cathodique des eaux lourdes de sommeil. J'aime voir l'horizon s'atomiser quand l'enjambe un soleil flambant neuf, tout fier de renaître encore au terme du ténébreux périple. C'est le moment d'enquêter sur le cas de la nuit sous-marine et de découvrir les indices, surprises simples, mortes parfois, que lègue la marée. L'autre jour, devant chez M^{me} Papet, on a trouvé un requin échoué, un pèlerin long comme une maison, avec une gueule assez vaste pour m'avalier tout rond sans même s'en rendre compte, comme du plancton. Les hommes se grattaient la tête devant cet énorme cadavre. On se disputait, on se demandait qu'en faire ; on ne pouvait pas le laisser là à cause de l'embarras évident, et aussi de l'odeur qui déjà commençait à sourdre. Alors qu'on commençait à le découper à la tronçonneuse, des types de Pêches et Océans ont retenti, venant constater ce naufrage à sec. Ils ont arrêté les travaux et pris des photos comme des inspecteurs de police. Il ne manquait que le cordon constabulaire, ce truc jaune qu'ils

mettent pour décorer le crime. J'ai cru qu'ils allaient prendre nos empreintes, tant qu'à faire, mais finalement non ; nous n'étions pas assez suspects. Après les photos, les fonctionnaires ont fait venir une grue et un camion pour emporter le requin. Je ne sais pas où. À la morgue ? Au musée ? Au dépotoir ? Plutôt au ministère des Affaires océaniques, je suppose, afin de le ranger dans un dossier cartilagineux. Ou dans un très grand classeur numéro treize préalablement désodorisé.

Je me demande de quoi il est mort, ce requin. Il ne portait pas de blessure, n'était entortillé dans aucun filet. Une maladie de squalé ? Un ennui maritime ? Un retour de tsunami ? Une trop grande vague à l'âme ? Combien vieux ça peut vivre, un requin ?